

SAINT JEAN DE REOME

L'an 545

Fêté le 28 janvier

Saint Jean fut l'un des principaux instituteurs de la vie monastique en France avec saint Benoît. Il naquit à Dijon, alors du diocèse de Langres, vers l'an 425. Son père Hilaire, un des premiers sénateurs du pays, et sa mère Quiéta, vivaient dans une si grande sainteté, que l'Eglise honore leur mémoire le 28 novembre. Saints, ils élevèrent saintement leurs enfants. Jean, après avoir ainsi passé ses vingt premières années loin de la mollesse et des plaisirs de son âge et de sa naissance, résolut de se séparer encore plus du monde; il se construisit d'abord de ses propres mains une cellule avec un oratoire, et là, n'ayant avec lui que deux serviteurs, il vaquait entièrement à Dieu. Mais désirant imiter davantage la vie des saints solitaires, il se retira dans un désert, au territoire de la ville de Tonnerre, lequel nous appelons aujourd'hui l'Auxois. Le lieu qu'il choisit était plein d'eau et presque inhabitable; il s'appelait Réome. Sa réputation y attira beaucoup de personnes qui vinrent se mettre sous sa conduite de sorte qu'il se vit bientôt obligé d'en former une communauté religieuse, et d'être comme le général de cette armée du Christ. Se défiant de ses propres lumières pour la conduite de ces âmes, il entreprit de recueillir les règles établies par les saints Pères et pratiquées par les autres moines. Il alla donc visiter les principaux monastères de France, et en rapporta ce qu'il y avait de meilleur dans les usages et les disciplines, comme l'abeille qui enlève aux fleurs de quoi composer son miel. Mais le nombre de ses religieux augmentant, le fardeau du commandement l'effraya : il s'enfuit en secret, accompagné de deux de ses disciples, et alla se cacher parmi les solitaires de l'île de Lérins. Il y vécut environ dix-huit mois pendant qu'on le cherchait par toute la France. Enfin, un voyageur ayant reconnu son visage et sa voix, se prosterna à ses pieds en disant : «Voilà sans doute le vénérable Jean, qui a fui les honneurs de la prélature». Les religieux de Lérins furent tout honteux d'avoir tardé si longtemps à reconnaître la dignité d'un de leurs frères qu'ils avaient laissé vivre obscurément parmi les plus jeunes. Le voyageur retourna raconter sa découverte dans le diocèse de Langres, et l'évêque Grégoire écrivit à l'abbé de Lérins, Honorat II, et à Jean lui-même, pour qu'il revînt au plus tôt, sous peine de rendre compte au tribunal de Jésus Christ des malheurs que causait son absence. En effet, le relâchement s'était introduit à Réome, et le nombre des religieux diminuait. Le retour de l'abbé fut un excellent remède à ces maux. Il rétablit la règle de saint Macaire qu'il avait établie douze ans auparavant, et sa présence, ses exemples, ses ardues exhortations rendirent bientôt à cette communauté sa première ferveur.

Instruit par l'expérience, il ajouta quelques prescriptions à la règle; il défendit l'entrée des séculiers dans l'église conventuelle, comme l'indique le fait suivant : Un homme de Mémont, Agrestius, entra dans le chœur, un jour de dimanche, afin de communier de la main de saint Jean. – «Sortez, lui dit le bienheureux, «ous ne le pouvez point». Et comme il insistait, disant qu'il était venu de loin : «Ce n'est pas la malveillante qui nous fait agir ainsi à votre

égard, nous voulons seulement observer notre règle et ne pas encourir de blâme». Agrestius sortit, mais en blasphémant dans son cœur.

La nuit suivante, saint Jean lui apparut dans une vision, l'air calme et Recueilli; il tenait dans sa main droite «la perle très-précieuse de la divine Eucharistie». – «Sachez, lui dit-il, que si vous n'eussiez point blasphémé, notre Seigneur vous eût donné spirituellement son corps et son sang, même en dehors de la communion sacramentelle, mais, en punition de votre péché, cette grâce vous est refusée». Agrestius, confus et repentant, accourut dès le matin se jeter aux genoux du bienheureux, qui le bénit et le renvoya pardonné.

Il eut, à cette époque, saint Seine pour disciple.

Il aimait les pauvres et se plaisait à les soulager et à les instruire. Dans un temps de disette, il distribua toutes les provisions de l'abbaye, et Dieu, pour récompenser sa charité, multiplia miraculeusement le blé qu'il donnait en aumônes. «Gardez-vous d'en parler, dit le bienheureux au frère témoin de ce prodige, de peur que la tache de l'orgueil ne vienne flétrir la fleur de cette grâce.

Il fit rencontrer un pauvre à peine vêtu, qui cherchait dans la forêt des baies pour apaiser sa faim. C'était un homme qui n'aimait pas le travail. Le Saint lui dit : Mets ton espérance dans le Seigneur et lui-même te nourrira; prends goût au travail, d'après ces avis de l'Apôtre, «qu'il est bon que tu aies de quoi suffire à tes besoins et fournir le nécessaire à l'indigent». Ensuite, il fit le signe de la croix sur sa poitrine et lui ordonna de retourner chez lui. Cet homme obéit et se livra au travail avec tant d'ardeur, que jamais il ne manqua plus du nécessaire.

Dans une de ces courses apostoliques, il fut obligé de s'arrêter à Semur pour y passer la nuit; là, une femme impudique ose l'insulter. Effrayé de cette audace, il la repousse et s'enfuit. La malheureuse eut alors confusion de sa faute et obtint, par les prières du bienheureux sans doute, la grâce de s'en repentir.

Dans le désert presque sauvage de Réome on manquait d'eau potable. Il y avait bien un vieux puits d'une profondeur prodigieuse mais il était à moitié comblé de pierres et un énorme serpent en avait fait son repaire. Touché du besoin de ses frères, ce saint homme, muni des armes de la foi, s'avance vers ce lieu parmi les siens qui font entendre des chants sacrés. Il descend le premier dans le puits, une pioche à la main, creuse la terre, pendant que les témoins de cette scène croient qu'il va trouver la mort. Toutefois, son exemple et ses paroles les rassurent; ils travaillent à leur tour, on trouve le serpent; la simple invocation du nom de Dieu le fait mourir; on le rejette hors du puits qui s'achève et fournit une eau abondante et pure, dont on use encore aujourd'hui.

Jean prêchait les vérités du salut non seulement à ses religieux, mais encore aux populations d'alentour. Sa mère, ayant appris qu'il évangélisait une contrée, s'y rendit pour le voir et l'embrasser. Mais lui, prenant à la lettre ce conseil de l'Évangile : «Celui qui ne quitte pas sa mère et son père n'est pas digne de moi», refusa de lui parler. Craignant toutefois d'ébranler par trop de dureté la foi de cette sainte femme qu'il savait pleine d'amour de Dieu, il consentit à passer devant elle parmi la foule, afin que ses yeux maternels

pussent contempler de près ce cher enfant mais il ne s'arrêta point pour lui parler. Il lui fit dire de mener une vie sainte ici-bas, afin qu'ils eussent le bonheur de vivre ensemble dans le ciel.

Comme les solitaires d'Égypte, ceux du Réome mortifiaient la chair par le travail des mains. Un jour qu'ils élaguaient les arbres de la forêt voisine du monastère, le travail fini, ils laissèrent là leurs cognées et s'en retournèrent. Un homme des environs profita de leur absence pour voler ces instruments de travail. Quand les Frères s'en aperçurent, ils furent pleins de désolation, et allèrent aussitôt confier leur douleur à l'abbé qui leur dit d'être pleins de confiance et de prier. Pour lui, il se rend à la forêt, et après s'être adressé à Dieu selon sa coutume, il voit accourir vers lui, à toutes jambes, un homme qui se jette à ses pieds et lui demande pardon d'avoir pris les haches du monastère. Jean le relève, lui accorde non seulement le pardon de sa faute, mais encore sa bénédiction et des eulogies.

Il serait trop long de raconter les autres miracles dont l'histoire de Jean est pleine. Un esclave s'étant réfugié dans le monastère, pour échapper à la fureur de son maître irrité contre lui, Jean écrivit à ce dernier en faveur du fugitif. Le maître ayant reçu ce message avec colère et même poussé le mépris jusqu'à cracher sur la lettre du Saint, il fut à l'instant puni du ciel sa bouche devint incapable de prendre aucune nourriture, pas même l'Eucharistie, pendant neuf années. Jean avait un grand pouvoir sur les démons, et les chassait des personnes qu'ils possédaient. Les maladies ne lui étaient pas moins obéissantes. De l'eau, du pain, en recevant sa bénédiction, recevaient la vertu de guérir. Sa charité pour les pauvres mérita aussi d'être récompensée par des prodiges. A sa voix, les aliments se multipliaient pour sauver la vie des malheureux. Les rois, entre autres Clovis I^{er}, et beaucoup de seigneurs imitaient la Providence et prenaient plaisir à augmenter les ressources du Saint, à combler son monastère de richesses. Jean au milieu de ces libéralités et de ces honneurs, toujours humble et mortifié, empêcha aussi les siens de tomber dans l'orgueil, l'ambition, l'avarice et la mollesse. Ses austérités ne l'empêchèrent pas de parvenir jusqu'à l'âge de cent vingt ans, comme Moïse, toujours plein de vigueur et de santé ni sa vue, ni sa mémoire, qui avaient toujours été excellentes, ne s'étaient affaiblies; il n'avait pas perdu une seule dent; et, en un mot, chose extraordinaire, il eut jusqu'au dernier instant de la vie, l'esprit et les sens aussi sains qu'à la fleur de son âge. Selon l'opinion la plus probable, il mourut l'an 545, et fut enterré dans son monastère qui, plus tard, ayant passé aux mains des Bénédictins, s'appela Moutier-Saint-Jean, ainsi que la ville qui s'est formée autour.

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 2